

## Angelo Soares : *Stratégies de résistance et travail des femmes*

Marie-France Maranda

Volume 11, numéro 1, 1998

Éducation et émancipation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057988ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057988ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Maranda, M.-F. (1998). Compte rendu de [Angelo Soares : *Stratégies de résistance et travail des femmes*]. *Recherches féministes*, 11(1), 308–312.  
<https://doi.org/10.7202/057988ar>

l'agriculture) pour pénétrer le monde universitaire québécois. Cette distinction ne tient pas puisque les auteures ont complètement ignoré le chemin très différent suivi par le programme de diététique de l'Université Laval qui, au départ, avait le statut d'«école» reliée à la Faculté des arts pour se joindre à la Faculté d'agriculture seulement dans les années 60. Cette omission est d'autant plus regrettable que le programme de l'Université Laval est le seul au Québec à ne pas avoir renié ses origines des «sciences domestiques» en créant deux programmes distincts en 1969, l'un en diététique et l'autre en consommation.

Ce livre s'avère d'une grande actualité et on ne peut pas, en le lisant, ne pas faire de liens avec les luttes actuellement en cours dans le réseau de la santé et le monde professionnel. Dans le réseau de la santé, les réductions importantes des budgets ont amené les administrations à tout repenser, de l'organisation des soins aux rôles respectifs des différents acteurs et actrices. En même temps, l'Office des professions est à repenser le code des professions. Ces professionnelles se retrouvent donc en négociation avec l'État législateur, pourvoyeur et gestionnaire de la santé : l'histoire se répète.

Enfin, les témoignages présentés à la fin du volume donnent une dimension humaine au livre et nous rapprochent encore davantage des pionnières de ces professions.

En ce qui concerne les diététistes et les physiothérapeutes, ce livre les aidera sans aucun doute à mieux se connaître. Celles et ceux qui ont à traiter les dossiers actuels peuvent certainement apprendre de leurs aînées qui ont mené les mêmes luttes dans le passé. Pour les autres professionnelles, et surtout celles dans les professions en émergence, la compréhension du chemin parcouru peut servir de guide d'action.

*Denise Ouellet*  
*Département des sciences des aliments et de nutrition*  
*Université Laval*

**Angelo Soarès (dir.)** : *Stratégies de résistance et travail des femmes*. Montréal et Paris, L'Harmattan, 1997, 304 p.

Ce livre regroupe les actes du colloque intitulé «Stratégies de résistance et travail des femmes» présentés lors du 64<sup>e</sup> Congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS), en mai 1996. Les textes réunis posent la question de la reconnaissance du travail des femmes, ou plutôt de sa non-reconnaissance, et de leurs stratégies de résistance qui sont, comme le souligne Angelo Soarès, des stratégies invisibles et silencieuses et, par le fait même, ne sont pas reconnues elles non plus. Ce colloque ouvre une discussion sur la reconnaissance de l'utilité sociale du travail des femmes et des valeurs qui y sont rattachées.

Dans les termes de la psychodynamique du travail<sup>1</sup>, que je me permets d'emprunter pour la discussion puisque quelques textes y font référence aussi, le regard qui est porté sur le travail s'appelle la «reconnaissance», et il est essentiel à la construction identitaire. Il ne s'agit pas de gratitude, bien que cela compte, ni

---

1. C. DEJOURS.

d'une évaluation de l'individu, mais d'un jugement sur l'acte de travail. Pour que la reconnaissance puisse se réaliser, il faut que celui-ci soit visible. Deux sortes de jugement sont présents dans la reconnaissance. D'abord, il y a un jugement d'utilité qui se traduit par une reconnaissance matérielle et sociale. La personne est reconnue pour l'utilité sociale de son travail «bien» fait. Puis, le jugement de beauté, porté par les collègues, reconnaît le travail «bellement» fait selon les règles de l'art du métier. Ce dernier jugement confirme à la fois l'individualité et l'appartenance sociale, et la rétribution se traduit sous forme d'un bénéfice identitaire.

Le travail des femmes se réalise au quotidien et il occupe une interface peu visible sur le plan social entre la sphère de production marchande et la sphère de la reproduction. C'est l'hypothèse soutenue dans le cadre de ce colloque et discutée grâce à des recherches qui se sont attardées sur l'étude de professions et métiers typiquement féminins. La limite d'un compte rendu consiste toutefois à effleurer chacune d'elles. Il semble que, dans les cas présentés ici, la double reconnaissance invoquée plus haut soit absente.

Helena Hirata fait état de deux thèses qui s'affrontent dans l'étude de la division sexuelle du travail : la thèse du «lien social» estime que le travail des femmes s'inscrit dans la complémentarité du modèle traditionnel (Durkheim, Parsons) et que des stratégies de conciliation, de partenariat et de partage du travail se mettent graduellement en place. La thèse du «rapport social entre les sexes», pour sa part, montre que la division sociale du travail et la division sexuelle du travail sont traversées par des rapports d'oppression et de domination qui rendent les rapports de sexe antagoniques et voués à l'affrontement.

Bien que les femmes aient réalisé une entrée massive sur le marché du travail, principalement dans le secteur des services, elles sont souvent confinées dans des emplois précaires, peu qualifiés, avec des salaires inférieurs et des conditions de travail pénibles, bien que ces dernières ne soient pas reconnues comme telles. Les mécanismes formels d'évaluation en matière d'emploi ont été construits à partir des caractéristiques du travail des hommes et réduisent le caractère spécifique du travail des femmes, qui est ainsi nié ou considéré comme allant de soi. Selon ce point de vue, les tâches dévolues aux femmes exigent des «qualités invisibles liées à la nature féminine» telles que la minutie, la patience, la délicatesse, la docilité, qualités jugées innées et nécessitant peu d'efforts dans l'accomplissement du travail.

En se basant sur sa recherche doctorale effectuée auprès de caissières des supermarchés, Angelo Soarès fait ressortir quelques traits de cette organisation du travail qui s'applique souvent au travail des femmes : elles sont soumises à une discipline et un contrôle rigoureux dans l'espace et le temps; les cadences sont déterminées par la clientèle; elles subissent des stratégies organisationnelles d'intensification du travail (allongement des horaires, tâches supplémentaires); le travail est de plus en plus automatisé et soumis à une surveillance électronique, marqué également par la monotonie et la répétitivité. De façon paradoxale, elles occupent une place extrêmement visible auprès de la clientèle et, de ce fait, doivent absorber la responsabilité d'un travail aux aspects émotifs importants qu'elles doivent pourtant ne pas laisser paraître. Ce travail d'interface auprès de la clientèle est particulièrement non reconnu : les

pressions, le harcèlement, la violence ne comptent pas comme faisant partie des conditions pénibles de travail.

Du côté des caissières de banque, Ana María Seifert, Karen Messing et Lucie Dumais montrent que la modernisation du secteur a radicalement transformé leur organisation du travail faisant d'elles des «représentantes» à la vente de produits bancaires. Elles doivent maintenir une concentration à toute épreuve, effectuer un travail complexe durant de longues heures, debout, assumer plusieurs opérations simultanées, venir en aide à une clientèle souvent dépassée par les changements technologiques et se soumettre à une évaluation individuelle selon leurs capacités à atteindre les quotas de vente fixés par la direction. Compétition, conflits de loyauté, hantise du prochain hold-up, les risques sont élevés en ce qui a trait à la santé mentale.

Les enseignantes, quant à elles, connaissent un écart important entre l'organisation prescrite du travail, c'est-à-dire les exigences officielles du ministère de l'Éducation et de la direction d'école, et l'organisation réelle du travail qui, elle, se déroule au quotidien, souvent sans moyens ni soutien suffisants compte tenu des contraintes croissantes du travail (difficultés d'apprentissage de certains enfants, hyperactivité); c'est ce dont font état Karen Messing, Ana María Seifert et Evelin Escalona dans «Reine de la salle de classe : les stratégies des enseignantes de niveau primaire». Être «reine de sa classe» consiste pour les enseignantes à se replier sur leur classe et à se contenter d'un pouvoir comprimé entre quatre murs. Leur royaume est alors constitué d'une multitude de tâches simultanées effectuées en solitaire.

D'un autre côté, les horaires des téléphonistes sont sujets à beaucoup d'irrégularité, d'imprévisibilité et sont souvent étalés sur 24 heures (Johanne Prévost et Karen Messing), ce qui les force à multiplier les démarches d'arrangement de garde des enfants et d'échanges d'horaires, souvent infructueuses par ailleurs. Leur taux de détresse psychologique est particulièrement élevé (68,5 p. 100).

Si l'on en juge par ces exemples, l'utilité sociale du travail de ces femmes est niée puisque les soins prodigués aux personnes, et leur contribution particulière par rapport à la clientèle, ne sont pas reconnus. Par ailleurs, il leur est difficile de se réapproprier cette expérience sur le plan de l'identité individuelle et professionnelle, car l'invisibilité sociale de leurs tâches empêche le jugement de beauté porté par les collègues qui confère cette identité. Elles sont plutôt isolées les unes des autres, et la solidarité collective au quotidien se manifeste peu. Doit-on en conclure que les femmes sont paralysées pour autant? Sont-elles victimes de leur propre volonté à accéder au marché du travail et leurs positions sont-elles de l'ordre de la passivité et de la docilité?

Dans son article, H. Hirata situe les femmes comme des «sujets sexués» au cœur d'une division sexuelle du travail dont les enjeux portent sur des rapports sociaux de sexe. Tout comme la psychodynamique du travail, elle considère le sujet comme un être agi et agissant *par* et *sur* l'organisation du travail; la personne produit du sens et de la connaissance. Les sujets ne subissent pas passivement les contraintes sociales, comme le pose un certain marxisme déterministe, mais ils ne sont pas non plus l'incarnation d'acteurs volontaires comme le prône l'idéologie néo-libérale.

A. Soarès définit les stratégies de résistance (ou de rébellion) des femmes comme des actes créatifs faits avec l'intention de limiter, plus que changer, les

pratiques des gestionnaires. Les stratégies de résistance sont des armes simples et ordinaires et servent de boucliers pour affronter la réalité. Elles occupent donc une place au-dessus des défenses si on les transpose sur un continuum d'actions, mais, selon les recherches présentées dans ce colloque, elles sont individualisées, invisibles et silencieuses. Deux ordres de stratégies de résistance ont été exposées : les stratégies de conciliation et les stratégies de retrait.

Christine Corbeil et Francine Descarries étudient les stratégies de conciliation des mères qui occupent un emploi et révèlent l'élaboration de stratégies concrètes pour faire face à la complexité entre emploi et famille. Leurs actions sont spontanées, préméditées, raisonnables, raisonnées et adaptées. Elles constituent un savoir-faire de l'ordre de l'innovation sociale. Leurs stratégies sont issues d'ententes et découlent de la négociation collective : les horaires flexibles, les congés mobiles, l'accès au téléphone pour communiquer avec la garderie ou les enfants, la possibilité d'effectuer du travail à domicile sont quelques exemples. Ce qui montre bien que la solidarité collective est aussi possible lorsque les structures sociales en place reprennent à leur compte les enjeux soulevés par la lutte des femmes. Cela ne veut pas dire cependant que tous les obstacles sont surmontés. Au contraire, c'est souvent au prix d'une course contre la montre que ces adaptations se font : précipitation et impératifs contradictoires sont souvent le lot des femmes qui profitent de tous leurs moments de repos pour effectuer l'ensemble de leurs tâches familiales et de travail. La semaine de travail réel comporte souvent 70 heures et plus. Le partage des tâches avec le conjoint a progressé, surtout en ce qui concerne le soin des enfants, mais les tâches domestiques demeurent l'apanage des femmes. Pour sa part, Céline Séguin montre, dans son article, comment les mères seules, outre qu'elles effectuent plus de travail domestique que les mères vivant en union, doivent affronter le manque d'argent, le manque d'énergie et le manque de temps pour soi et pour les autres. Malgré cela, l'attachement au travail est important et constitue une stratégie de survie privilégiée après que le divorce ou la séparation a eu lieu. Les femmes tissent leurs réseaux d'entraide et tentent de s'organiser avec les pères pour qu'ils assument davantage de présence auprès des enfants.

L'autre type de stratégies des femmes concerne le retrait temporaire, le recours au temps partiel, l'interruption d'autres activités, notamment les études, et le refus de progresser dans l'échelle de responsabilités, ce qui permet d'aborder un volet fort important concernant la notion de «retrait». Romaine Malenfant ouvre une discussion passionnante sur la fonction du retrait préventif en rapport avec l'organisation du travail. Elle montre dans ses recherches que les employeurs préfèrent se conformer au retrait préventif de la femme enceinte plutôt que de prévoir des réaménagements ou transformations de l'organisation du travail. Ainsi, le retrait préventif prévu par la loi sur la santé et la sécurité, qui était au départ une stratégie de protection pour la santé du fœtus et celle de la mère, contribue au maintien de la séparation entre la sphère de production et celle de la reproduction en rendant invisible l'expérience de la grossesse et en mettant de côté les aménagements qu'il faudrait faire pour rendre le travail plus sécuritaire. Les femmes étant retirées des lieux de travail, et de paroles, elles se retrouvent sans voix; la remise en question d'une organisation du travail qui présente des risques pour la santé de tous et de toutes tarde à se faire. Le

discours médical dominant laisse entendre que le corps des femmes est vulnérable et que le risque doit être évité en les retirant des sources de dangerosité. En somme, la stratégie de retrait comporte des effets pervers qui contribuent à la reproduction des inégalités sociales et au renforcement des difficultés que connaissent les femmes dans l'accès au milieu de travail. R. Malenfant considère qu'il y a là une belle occasion perdue pour faire avancer le débat sur l'organisation du travail. Voilà un retournement de situation qui remet en question un ensemble de pratiques sociales largement poursuivies : retrait du milieu de travail dans les cas d'épuisement professionnel, retraites prématurées ou plus ou moins forcées des travailleuses et travailleurs plus âgés, retrait et congés d'invalidité à long terme. Le retrait est-il devenu une voie privilégiée de régulation sociale? À qui profite-t-il alors?

La résistance des femmes se pratique au quotidien. Comme le dit Henri Lefebvre, cité par Marie-France Labrecque dans son texte «Résistance et mondialisation : femmes d'Amérique latine, travail et crise», le quotidien est le fil conducteur pour connaître la société; il est un lieu d'équilibre ou de déséquilibre et contient une compréhension du monde. Que les femmes soient du Québec ou du Mexique, elles inscrivent leurs stratégies dans un univers intime envahi par des systèmes abstraits. Anthony Giddens, dont certaines idées sont développées dans ce texte, rappelle que la mondialisation lie le local au global de façon routinière dans un large éventail de relations, y compris celles de la maisonnée. Les femmes ressentent les contradictions du système économique au sein de la famille et portent en bonne partie le poids du quotidien. Leurs stratégies s'inscrivent dans cet univers.

Malgré leur apparence inoffensive, les stratégies de résistance des femmes au quotidien sont des microluttes qui s'attaquent aux bases mêmes de l'organisation du travail (Kergoat 1982, citée par Soarès dans «La solidité comme stratégie de résistance : les caissières des supermarchés au Brésil et au Québec»). Elles sont cependant souvent silencieuses et inaperçues alors qu'elles pourraient constituer un important levier de luttes sociales si elles attiraient l'attention des sociologues et syndicalistes plus intéressés par les changements macro-économiques. En fait, leurs stratégies microsociales peuvent paraître puérides et sans effets aux yeux des stratèges de l'action. Pourtant, A. Soarès montre que les caissières des supermarchés peuvent s'unir et déranger énormément l'ordre établi lorsqu'elles persistent dans leurs actions quotidiennes (l'humour, le sourire, la politesse, la chanson, la gomme, la conversation, etc.).

Comme le conclut Maria De Koninck, le caractère du travail des femmes est marqué par la continuité, la convivialité et l'éducation et leurs stratégies parlent de survie, même si elles peuvent sembler dérisoires à certaines personnes. Cependant, pour reprendre l'analyse de R. Malenfant, le repli (sur la maisonnée, sur soi) et le retrait sont inquiétants parce qu'ils oblitèrent l'expérience concrète des femmes et évitent ainsi une critique sociale fondamentale.

*Marie-France Maranda  
Département d'orientation, d'administration  
et d'évaluation en éducation  
Faculté des sciences de l'éducation  
Université Laval*

## RÉFÉRENCES

DEJOURS, C.

1993 *Travail : usure mentale. De la psychopathologie à la psychodynamique du travail*. Paris, Bayard Éditions.

KERGOAT, Danielle

1982 *Les ouvrières*. Paris, Le Sycomore.

**Lucienne Gillioz, Jacqueline De Puy et Véronique Ducret, avec la collaboration d'Isabelle Guisan :** *Domination et violence envers la femme dans le couple*. Lausanne, Éditions Payot, 1997, 269 p.

Ce livre est basé sur une recherche suisse portant sur la violence conjugale. L'étude comporte deux volets, un premier quantitatif, réalisé auprès de 1 500 femmes, et un second, qualitatif, dans lequel les chercheuses ont réalisé 30 entrevues en profondeur auprès de femmes violentées par leur conjoint. Essentiellement, *Domination et violence envers la femme dans le couple* cherche à rendre compte des résultats de cette étude, tout en situant la démarche théorique et empirique empruntée par les auteures.

L'ouvrage est divisé en trois parties. La première, intitulée «Préliminaires théoriques et méthodologiques», comprend trois chapitres. Le premier chapitre décrit, à partir des auteurs classiques (Strauss, Walker), le phénomène de la violence conjugale et son ampleur, les principaux modèles théoriques et facteurs rendant compte de la violence conjugale et expose les sujets traités dans les études les plus récentes du domaine, soit la violence sexuelle, les conséquences de la violence conjugale sur la santé mentale et physique des femmes et les réponses institutionnelles à ce problème. Le deuxième chapitre campe la problématique de la violence conjugale en utilisant comme toile de fond les rapports sociaux de sexe qui existent dans la société. Il s'agit donc d'une étude de la violence conjugale qui s'inscrit dans une perspective féministe, ce qui est tout à fait classique dans un contexte québécois, mais s'avère plus inédit dans le contexte culturel suisse. Plus précisément, cette recherche s'appuie sur l'hypothèse principale suivante : «plus la structure, l'organisation, le fonctionnement du couple ainsi que les représentations des rôles de sexe sont inégalitaires (au détriment de la femme), plus grands sont les risques de violence à l'égard de la femme» (p. 30). Le troisième et dernier chapitre présente les éléments méthodologiques associés à cette étude. Sans entrer dans les détails, mentionnons qu'un questionnaire structuré administré par téléphone a été utilisé afin de recueillir les données du volet quantitatif. L'information colligée porte sur la sociabilité du couple, son organisation et son fonctionnement, les comportements violents, l'état subjectif de la répondante, les représentations des rôles féminins et masculins et les caractéristiques sociodémographiques, culturelles et économiques du couple. Pour le volet qualitatif, un guide d'entretien semi-structuré a été élaboré afin d'approfondir ces questions auprès de 30 femmes violentées par leur conjoint.

La deuxième partie de l'ouvrage présente les résultats recueillis dans le volet quantitatif et se subdivise en six chapitres. Le chapitre 4 s'intéresse aux